

Edouard Alletz: L'Abolition de la traite des noirs (#47)

“Est-ce toi, Naolès? en croirai-je mes yeux ?
Cette nef te cachait dans ses flancs odieux !
De tant d'infortunés, quoi! tu grossis le nombre !
J'ai reconnu ta voix qui gémissait dans l'ombre.
Chargé de fers, tu vois un ami t'embrasser,
Sans pouvoir sur ton sein toi-même le presser !
Toi, chrétien, des chrétiens te courbent sous leur chaîne ;
Et, loin du ciel natal, cette prison t'entraîne !”

Tel parlait, sur les flots, un pontife chrétien.
L'apôtre voyageur, au bord Ethiopien,
Avait porté son Dieu chez un peuple sauvage ;
Mais, voyant par le cours d'un horrible esclavage,
De la foi qu'il semait les germes emportés,
Il avait fui ce ciel las de nos cruautés ;
Et, toujours poursuivi du spectacle des crimes,
Même sur l'Océan retrouvait des victimes.
Il rêvait sur la poupe assis paisiblement:
Une plainte confuse, un sourd gémissement,
Etaient venus, bientôt, affliger son oreille:
Un horrible soupçon dans son esprit s'éveille ;
Dans le sein du navire, inquiet, il descend.

Là, sous le poids des fers des captifs languissant,
Dans leurs rangs trop pressés occupent moins d'espace
Que dans leur tombe, un jour, ils ne tiendraient de place ;
Et leur bouche implorant la faveur de mourir,
Ne respire que l'air suffisant pour souffrir.
D'autres de leurs bourreaux lassent la barbarie ;
Heureux dans leurs tourments, s'ils y laissaient la vie ;
Et leur sang, qui jaillit sous le fouet meurtrier,
Gémit de n'être point répandu tout entier.
Le jeune Naolès est un d'entre leurs frères :
C'est lui dont ce vieillard avait plaint les misères.
Du vieux prêtre il obtient le vénérable appui :
Soulagé de ses fers, il monte près de lui,
Et vient s'asseoir, guidé par sa main consolante,
Sur le toit aplani de sa prison flottante.

Sur sa triste fortune interrogé soudain :
—Mon père, vous voyez le sort de l'Africain.
Comblés des dons du ciel, se peut-il que vos frères,
Prennent, pour le bénir, la voix de nos misères ?
Ah! des bienfaits de Dieu s'ils se doivent servir,
C'est pour nous rendre heureux, non pour nous asservir.
Ce Dieu dans l'Africain aime aussi son ouvrage :

Il ne nous a point dit: “Naissez pour l’esclavage !”
D’où vient que nous avons des tyrans ici-bas,
Tandis que dans le ciel il n’en existe pas ?
Nous sommes tous égaux, vous l’attestiez vous-même,
En versant sur mon front l’eau sainte du baptême.
Hélas ! entre leurs mains quand je tombai captif,
Je formais d’un hymen l’espoir trop fugitif :
Déjà Zaïs, de fleurs la tête couronnée,
Agitait, dans les airs, le voile d’hyménée :
Surpris, charge de fers, dans ce tombeau mouvant
Je me vis sous les flots enseveli vivant.
Des rêves du délire ô douceurs mensongères !
Un songe me rendit à vos rives trop chères.
Ma mère retrouvait l’appui de ses vieux jours ;
Je revoyais Zaïs, mes fidèles amours.
Sous le palmier en fleurs, la beauté que j’adore
Admirait, près de moi, le retour de l’aurore ;
Et dans ses yeux, plus doux qu’un rayon du matin,
Brillait l’heureux espoir de notre hymen prochain.
Libre, joyeux, j’errais sur la plage embaumée,
L’oeil tourné vers le ciel ou vers ma bien aimée,
Quand, réveillé soudain au bruit des flots mouvants,
Mêlé, dans un orage, aux murmures des vents,

Je perdis du bonheur l'image passagère.
Juste ciel! que devins-je, en rouvrant ma paupière,
Quand je sentis mes fers un moment oubliés,
Quand j'entendis mugir l'abîme sous mes pieds
Et la vague couler au-dessus de ma tête !
L'esclavage, les pleurs, les ombres, la tempête,
Remplaçaient tout à coup, à cet affreux réveil,
Le doux chant des oiseaux, les parfums, le soleil,
Un air pur, le regard d'une amante chérie,
L'amour, la liberté, le ciel de ma patrie.

“Mais, sous quel voile, enfin, nos maîtres détestés
Prétendent-ils couvrir leur noires cruautés ?
Pourquoi faut-il toujours les maudire et les craindre ?
Que nous reprochent-ils, et qu'ont-ils à se plaindre ?
Avons-nous par l'offense acheté leur courroux ?
Ils n'ont jamais reçu que des bienfaits de nous.
Le voyageur bénit, en sa course lointaine,
Le toit hospitalier de la case africaine.
J'en dois prendre à témoin ce mortel courageux
Qui du ciel africain vint affronter les feux,
Et des flots du Niger interrogeant la course,
Chercha, dans nos déserts, le secret de leur source.

Sous mon toit de roseaux il est venu s'asseoir.
C'était l'heure où le jour se mêle avec le soir;
La pluie, à flots pressés, tombait sur le feuillage ;
Et le pauvre étranger, poursuivi de l'orage,
Cherchait, sous mon palmier, un impuissant abri.
Du sort de l'homme blanc mon coeur fut attendri ;
Et je dis à mes sœurs : "Protégeons sa misère ;
Il est seul ; la nuit tombe; il lui manque une mère
Pour offrir à sa bouche un lait rafraîchissant ;
Et des fruits du dattier le trésor nourrissant,
Apprêté sous la main d'une épouse adorée,
N'a point couvert pour lui la table préparée."
Je dis, et dans ma case à ma voix introduit,
Sur ma natte de jonc l'étranger fut conduit.
Du bananier doré la liqueur bienfaisante
Rappela, par nos soins, sa force languissante ;
Et, sur un air plaintif, mes soeurs joignant leur voix,
Chantaient le voyageur qui, perdu dans nos bois,
Entend rugir le tigre et gronder la tempête,
Et n'a point une case où reposer sa tête.
Tel, sous notre humble toit le voyageur traité,
Recevait les douceurs de l'hospitalité.
Mais à l'Européen je n'offre plus d'asile :

Du toit qui le reçut pour toujours il m'exile.
Aux yeux de nos tyrans le Nègre ne vaut pas
Un grain du sable vil écrasés sous leurs pas.
Des pleurs de tous les miens leur cruauté jalouse
A de mon frère absent ravi la jeune épouse ;
Et, comme elle, à l'exil son enfant condamné,
Expia dans les fers les crime d'être né.
Enlevée au bonheur, à sa douce patrie,
Le chagrin dessécha sa mamelle tarie ;
Son sein ne versait plus un breuvage épuisé ;
De larmes seulement il était arrosé ;
Et l'enfant, suspendu vers cette coupe amère,
N'avait pour se nourrir que les pleurs de sa mère.
Du chef de nos tyrans, plongé dans le sommeil,
Bientôt sa faible plainte avance le réveil.
Ces cris ont excité sa rage impatiente :
Il se lève, et courant vers la mère tremblante,
D'une horrible menace il ose l'accabler :
"Apaise cet enfant qui vient de me troubler,
Dit-il; s'il m'enviait un repos nécessaire,
Je saurais, mieux que toi, le contraindre à se taire."
Et, tremblante, elle veut à son enfant chéri
Épargner un trépas qui dépend d'un seul cri.

Tantôt, posant ses doigts sur sa bouche innocente,
Elle fait expirer sa plainte gémissante ;
Tantôt, en l'embrassant, elle croit l'apaiser ;
Et la voix de l'enfant mourait sous un baiser.
Mais à ses cris plaintifs un seul moment fait trêve :
Il gémit de nouveau ; le tyran se relève,
Furieux, le saisit et l'emporte en ses bras ;
La mère pousse un cri, veut courir sur ses pas . . .
Sa douleur oubliait qu'elle était enchaînée;
Pâle, à genoux, l'oeil fixe et la tête inclinée,
Elle écoute: à travers notre humide tombeau,
Elle entend rejaillir la surface de l'eau ;
Un faible cri se perd au sein du gouffre immense ;
Et l'enfant, pour jamais, fut réduit au silence.
A ce cruel récit vous frémissez d'horreur;
Vous êtes étranger à leur noire fureur;
Cependant sous leur ciel vous avez pris naissance ;
Mon père, entre eux et vous d'où naît la différence ?
Ah! sans vous je croirais qu'aux pleurs des malheureux
Le soleil de l'Europe accoutume les yeux ;
Et que ses habitants, nés pour la barbarie,
La puisent, au berceau, dans l'air de leur patrie.”

–“Du crime d’un seul homme un monde est innocent,
Répondit le vieillard; et le cri gémissant
Poussé par la victime, à son heure dernière,
Ne doit point s’élever contre l’Europe entière.
Pour fils elle renie un cruel meurtrier :
Il n’a plus de patrie au sein du monde entier.
Tous les peuples qu’enfin l’humanité réveille,
Aux cris des Africains semblent prêter l’oreille ;
Et l’Europe, que touche un esprit de douceur,
Commence à voir l’Afrique avec des yeux de soeur.
Pour vous, mon fils, chrétien, que la foi vous console !
Regardez cette croix : cet auguste symbole
Nous instruit à souffrir; notre Dieu . . . “ – “Laissez-moi ;
Du Dieu de mes tyrans j’abandonne la loi ;
Si je servais ce Dieu que leur patrie adore,
Il faudrait, dans le ciel, les retrouver encore.
Mon espoir vient, du moins, se fier au tombeau :
Le dernier jour du Nègre est son jour le plus beau.
Quand un astre plus doux luira sur mon rivage,
Du buisson étranger le funéraire ombrage
Aura couvert, déjà, Naolès expiré ;
Sous la terre d’exil, alors je dormirai ;
Mais sans avoir goûté cette douceur dernière

D'avoir un seul ami pour fermer ma paupière,
Et sans que mon trépas ait eu d'autres témoins
Que mon maître pleurant un esclave de moins.

“O cher et doux rivage, ô lieux de ma naissance,
Chaque instant, entre nous, fait croître la distance !
Je compte avec effroi tous les balancements;
J'entends avec douleur siffler un vent perfide ;
Et j'accuse les airs d'un souffle trop raide.
O ciel! c'en est donc fait, hélas! et pour jamais
Je languis séparé de tout ce que j'aimais !
Le bengalis, chantant, sur mon toit de feuillage,
Ne m'éveillera plus à son tendre ramage ;
Je ne verrai plus l'aube accuser mon repos
En brillant dans ma case, au travers de roseau ;
Et je n'entendrai plus le maïs près d'éclorre,
Ondoyer, dans mon champ, aux brises de l'aurore.
Doux plaisirs qui, le soir, succédiez aux travaux,
Danse de ma tribu, menée au bord des eaux,
Chants joyeux, mariés à nos flûtes d'ivoire,
Ne puis-je, en vous perdant, perdre aussi la mémoire !
Et toi, toi dont l'image à mes pleurs doit s'unir,
Ma mère, loin de moi, que vas-tu devenir ?

Ce n'est plus mon travail qui nourrit ta vieillesse ;
Ce n'est plus le filet tendu par mon adresse,
Qui de l'hôte du fleuve enrichit ton repas;
Tu m'appelles en vain à soutenir tes pas,
Quand tu sors pour goûter la fraîcheur de l'ombrage ;
Et, tandis que tu dors, veillant sur ton visage,
Ma main ne chasse plus, loin de ton doux sommeil,
L'insecte dont le bruit eût causé ton réveil !”

Naolès, au milieu de sa touchante plainte,
Sent expirer sa voix par les sanglots éteinte ;
Le vieillard le soutient entre ses bras tremblants ;
Et l'esclave a de pleurs baigné ses cheveux blancs.
Mais du matin déjà l'aube perçant les voiles,
De sa rougeur naissante effaçait les étoiles,
Lorsqu'aux premiers reflets du jour timide encore,
Sur l'humide horizon, semé de pourpre et d'or,
Une nef apparaît, qui, des autans poussée,
Courbe, au loin, sur les flots, sa voile balancée.
Elle approche, et l'éclat de son blanc pavillon
Des Français, dans les airs, semble montrer le nom.
O bonheur imprévu ! rencontre inespérée !
Cette nef, de Louis messagère sacrée,

Vogue, pour annoncer au rivage africain
Que l'Europe abolit un commerce inhumain.
Dans les conseils des rois la politique assise
Retenait en ses mains leur balance indécise ;
Mais la Religion, par son auguste poids,
A vers l'humanité fait incliner leurs lois.
Ils l'ont juré : les pleurs des enfants de l'Afrique
N'iront plus féconder les bords de l'Amérique ;
Et l'astre qui du Nègre échauffe le berceau
Ne doit plus dans l'exil éclairer son tombeau.
Par la main des Français, Naolès et ses frères
Ont vu rompre leur chaîne et finir leurs misères.
O joie ! ô doux transports ! Libres d'un joug fatal,
Ils reverront bientôt fumer leur toit natal.
De leur retour, entre eux, ils se peignent les charmes :
De joie, en s'embrassant, ils confondent leurs larmes ;
Les noms d'enfants, de mère, et d'épouse, et d'amis,
Se mêlent, dans leur bouche, au nom de leur pays.
Le ministre du ciel veut, sur l'Océan même,
Rendre un pieux hommage à l'Arbitre Suprême.
La poupe, que des lis ombrage l'étendard,
Voit dresser un autel; et l'auguste vieillard,
Dans ce temple nouveau qui repose sur l'onde,

Se rend auprès de Dieu l'interprète du monde.
"Dieu des infortunés ! Dieu de tout l'univers,
Qui des serfs opprimés as fait tomber les fers,
Et viens de triompher du dernier esclavage,
Qui se cachait encore sur ce lointain rivage,
Pour combler tes bienfaits accorde-leur ta loi ;
Le plus grand de tes dons et le plus doux, c'est toi :
Viens, en les éclairant, accomplir ton ouvrage,
Viens de la liberté leur apprendre l'usage;
Et permets, de ce peuple en te voyant aimé,
Que nous nous consolions de l'avoir opprimé !"

Il dit, et le soleil qui rouvrait sa carrière,
Frappe son front blanchi d'un rayon de lumière,
Et semble environner, d'un éclat solennel,
La prière qui monte aux pieds de l'Eternel.